

Parlez-nous de votre métier

Mon métier aujourd'hui, s'appelle data scientist. Avant, on aurait dit statisticienne. Je travaille chez Suez, société spécialisée dans l'environnement et, en particulier, dans l'eau et les déchets. Donc l'eau, ça veut dire l'acheminement de l'eau potable jusqu'à chez l'utilisateur et le traitement des eaux usées avant de les renvoyer dans le milieu naturel et également les déchets, donc le ramassage, le traitement. Je suis dans un centre de recherche innovation. On aide les clients à répondre à des questions à travers le traitement de la donnée comme des modèles prédictifs, de la modélisation hydraulique, ou de l'optimisation.

Je suis de formation mathématique, mais dans mon équipe, il y a aussi des gens qui sont plus axés informatique. Aujourd'hui, le traitement de la donnée, c'est souvent de très grosses bases de données, donc il faut être à l'aise en informatique. Il y a aussi beaucoup de techniques de modélisation qui sont issues de l'informatique, comme le machine learning ou deep learning. Je travaille sur des logiciels avec un peu de programmation, même si je ne suis pas informaticienne.

J'aime particulièrement la rencontre avec différents experts pour comprendre leur besoin et chercher avec eux les solutions que l'on peut y apporter par le traitement de données.

Quel a été votre parcours ?

C'était un peu la solution de facilité, je dois dire, les mathématiques. C'était là où je réussissais le mieux en classe, sans le moindre effort. C'était assez naturel de faire des mathématiques dans ma famille, même si j'étais une femme. J'ai une formation en statistiques. J'ai fait un master de mathématiques, « Mathématiques et modélisation stochastique » à Rennes, puis une thèse de mathématiques sur la modélisation de l'épidémie du VIH en Afrique. Au départ, je voulais l'appliquer à la médecine, j'ai donc obtenu un doctorat pour travailler dans des équipes de recherche. À l'hôpital, pour travailler dans la recherche clinique, il s'agissait d'aider les médecins à monter des projets de recherche.

Ensuite, j'ai beaucoup changé de métier, parce que j'ai pas mal bougé géographiquement. J'ai suivi mon mari à différents endroits et à chaque fois, c'était l'occasion de changer de travail et de changer éventuellement de domaine d'application. C'est quelque chose d'assez agréable : avec ma formation, j'ai pu très facilement bouger géographiquement, très facilement retrouver du travail, changer de thématique et voir vraiment des choses assez variées.

Avez-vous rencontré des difficultés ?

Je n'ai pas eu d'obstacles et au contraire, ma formation m'a facilité la vie. Par exemple, aux Etats-Unis, j'ai trouvé un poste en faisant les petites annonces publiées sur Internet et c'était une chance inouïe de trouver un poste pendant un an là-bas. J'ai réussi à avoir un visa et tout ce qu'il fallait pour aller y travailler. Et ça, parce que ma formation est suffisamment rare pour que les Américains aillent chercher des profils comme le mien.

En tant que femme, j'ai passé ma thèse pendant ma première grossesse. Par la suite, j'ai été embauchée enceinte, une nouvelle fois, dans un domaine qui n'avait rien à voir avec mon poste précédent. Je leur ai dit que j'étais enceinte et j'ai quand même été embauchée.

Auriez-vous des conseils à donner aux jeunes ?

Je conseillerais aux étudiant·es de saisir les opportunités quand elles se présentent, car aujourd'hui il est de plus en plus facile de changer de voie au cours de la vie professionnelle. Il faut également s'intéresser aux autres disciplines et au reste du monde.